

## CHAPITRE IV.

LES PREMIERS RATIONALISTES. — SCOT ÉRIGÈNE. —

ABÉLARD.

Le catharisme, une fois disparu de la scène, ne devait pas laisser de traces de ses erreurs sur l'Ancien Testament. Elles étaient trop arbitraires pour être relevées et reprises; elles devaient mourir avec la secte elle-même. Mais avant même que les Albigeois troublassent le midi de la France, il avait surgi des doctrines nouvelles, destinées à vivre plus longtemps et à produire un jour dans les intelligences de plus profonds ravages. Le rationalisme, c'est-à-dire l'erreur qui n'admet point d'autre source de connaissance que la raison et qui, lorsqu'elle est poussée à ses dernières conséquences, nie la Bible et le surnaturel, le rationalisme était né peu après l'époque de Charlemagne, sous son petit-fils Charles-le-Chauve.

Au ix<sup>e</sup> siècle, nous trouvons à la cour de Charles-le-Chauve<sup>1</sup> Jean Scot Érigène<sup>2</sup>. Ce « sphinx placé sur le

<sup>1</sup> On sait par une lettre du pape Nicolas I<sup>er</sup> que Scot était à la cour de Charles-le-Chauve en 859, mais on ne connaît ni le lieu de son origine ni la date de sa naissance et de sa mort.

<sup>2</sup> Scot Érigène a été le sujet de nombreux travaux, spécialement

seuil du moyen âge<sup>1</sup>, » dont les doctrines ne sont guère mieux connues que la vie, est jugé de la manière la plus contradictoire par les historiens, mais il tomba certainement dans plusieurs erreurs, condamnées par les conciles, et fut l'un des précurseurs du rationalisme moderne<sup>2</sup>. On le considère généralement comme pan-

depuis quelques années. Citons Oudin, *Commentarius de Scriptoribus Ecclesie antiquis*, 1722, t. II, col. 234 et suiv.; *Histoire littéraire de la France*, t. V, 1740, p. 416-429; Neander, *Allgemeine Geschichte der christlichen Religion*, Hambourg, 1825 et suiv., t. IV, 1836, p. 389-400; F. A. Staudenmaier, *J. Scotus Erigena und die Wissenschaft seiner Zeit*, in-8°, Francfort, 1834 (la première partie, contenant la vie de Scot, a seule paru); P. Hjort, *J. Scotus Erigena oder von dem Ursprunge einer christ. Philosophie und ihrem heil. Beruf*, in-8°, Copenhague, 1824; Saint-René Taillandier, *Scot Érigène et la philosophie scolastique*, in-8°, Paris, 1843; N. Möller, *J. Scotus Erigena und seine Irrthümer*, in-8°, Mayence, 1844; Th. Christlieb, *Das Leben und die Lehre des J. Scotus Erigena in ihrem Zusammenhange mit der vorhergehenden und unter Angabe ihrer Berührungspunkte mit der neuem Philosophie und Theologie dargestellt*, in-8°, Gotha, 1860; J. Simler, *Des sommes de Théologie*, in-8°, Paris, 1871, p. 68-77. Cf. J. L. Jacobi, *Rationalismus im früheren Mittelalter*, dans la *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, 1877, t. II, p. 583-591, etc. H. J. Floss a donné une bonne édition des œuvres de Scot Érigène avec des prolégomènes importants dans la *Patrologie latine*, de Migne, t. CXXII.

<sup>1</sup> De Salinis et de Scorbiac, *Précis de l'histoire de la philosophie*, in-8°, Paris, 1841, p. 248.

<sup>2</sup> « Er steht zwischen dem Platonismus und der Scholastik in der Mitte, wie ein zweiköpfiges Janusbild, dessen eines Gesicht noch vom letzten verschwommenen Abendroth der hellenischen Wissenschaft bemahlt wird; während das Auge des andern, dem Abendlande zugekehrt, die gährende Elemente der neu sich bauende Wissenschaft mit den ersten Adlerblicken germanischen Spekulation überschaut. » Th. Christlieb, dans Herzog, *Real-Encyclopädie*, t. XIV, 1861, p. 155.

théiste<sup>1</sup>. Ce qui est certain, c'est que les panthéistes venus après lui prétendirent emprunter leur doctrine à son livre *De divisione naturæ*, qui est son plus fameux ouvrage, le premier dans lequel on ait tenté en Occident d'unir la philosophie, d'une manière exagérée, avec la théologie<sup>2</sup>. Plusieurs critiques expliquent néanmoins son langage sur la divinité dans un sens orthodoxe. Ce qu'on ne peut guère contester, en tout cas, c'est que Scot eut des tendances rationalistes très accusées<sup>3</sup> et que ses écrits, bien ou mal entendus, contenaient des propositions fausses et semèrent les premiers germes de révolte contre l'autorité de la révélation au moyen âge. Il connaissait le grec et traduisit les œuvres qui portent le nom de saint Denys l'Aréopagite. Les sources où il puisa ses idées ne sont pas sûrement connues, mais il n'est pas douteux qu'elles ne soient en grande partie helléniques<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Kuhn, *J. Scotus Erigena von Dr. Möller*, dans la *Tübinger Quartalschrift*, 1845, p. 304-306.

<sup>2</sup> S. Augustin l'avait entrepris avant Scot dans une juste mesure.

<sup>3</sup> « Nulla auctoritas, dit Scot Érigène, te terreat ab his, quæ rectæ contemplationis rationibus suasio edocet. Vera enim auctoritas rectæ rationi non obsistit, neque recta ratio veræ auctoritati. Ambo siquidem ex uno fonte, divina videlicet sapientia, manare dubium non est. » *De divisione naturæ*, I, 66, t. CXXII, col. 511. Il dit aussi au début de son livre *De prædestinatione*, I, I, col. 357 : « Cum omnis piæ perfectæque doctrinæ modus, quo omnium rerum ratio et studiosissime quæritur et apertissime invenitur, in ea disciplina quæ a Græcis philosophia solet vocari, sit constitutus... » Ces propositions peuvent être entendues dans un sens légitime, mais elles révèlent la tendance de l'auteur : il accorda trop à la philosophie et fut entraîné ainsi dans l'erreur.

<sup>4</sup> Voir Floss, dans Migne, *Patr. lat.*, t. CXXII, *Proœmium*,

La philosophie était pour lui la religion même<sup>1</sup>, et s'il était dans le vrai en affirmant que la droite raison et l'autorité légitime sont deux sources sûres de la vérité, entre lesquelles il ne peut y avoir de conflit réel, il tombait néanmoins dans l'erreur lorsque, faisant toujours pencher la balance du côté de la libre spéculation, il considérait la raison comme supérieure à l'autorité<sup>2</sup>. Au lieu de reconnaître la valeur propre de chacune d'elles, dans leur domaine particulier, il soumettait la foi à la raison et n'acceptait dans la révélation que ce qu'approuvait cette dernière, qu'il érigeait en juge du dogme révélé<sup>3</sup>. Pour éluder la force de l'Écriture, quand elle n'était pas d'accord avec sa manière de concevoir les choses et avec ses tendances rationalistes, il l'expliquait, à la suite des Alexandrins, d'une manière allégorique et métaphorique, « qui s'étalait comme la

t. XIX, p. XXXII; cf. *Monitum*, col. 442; A. Stöckl, *Geschichte der Philosophie des Mittelalters*, 1864, t. I, p. 127.

<sup>1</sup> « Quid est aliud de philosophia tractare nisi veræ religionis, qua summa et principalis omnium rerum causa, Deus, et humiliter colitur et rationabiliter investigatur, regulas exponere? Conficitur inde, veram esse philosophiam veram religionem, conversimque veram religionem veram esse philosophiam. » *De prædest.*, I, I, t. CXXII, col. 357-358. Cf. *De divisione naturæ*, loc. cit. et I, 56, col. 499.

<sup>2</sup> « Auctoritas siquidem ex vera ratione processit, ratio vero nequaquam ex auctoritate. » *De divis. nat.*, I, 69, t. CXXII, col. 513.

<sup>3</sup> *De divisione naturæ*, I, 69, t. CXXII, col. 513 : « Omnis auctoritas quæ vera ratione non approbatur, infirma videtur esse, vera autem ratio, quoniam suis virtutibus rata atque immutabilis munitur, nullius auctoritatis astipulatione roborari indiget. Nil enim aliud mihi videtur esse vera auctoritas, nisi rationis virtute reperta veritas et a sanctis Patribus ad posteritatis utilitatem commendata. »

queue d'un paon et se prêtait à des sens infinis<sup>1</sup>. » Ainsi le paradis terrestre n'est que l'état d'intégrité, et Adam est moins un personnage historique qu'un homme idéal<sup>2</sup>; l'Eucharistie même n'était pour lui qu'un simple mémorial du corps de Jésus-Christ; le pain et le vin du sacrement sont de simples symboles de sa présence dans l'humanité; nous mangeons son corps, non de bouche, mais d'esprit<sup>3</sup>; nous ne goûtons cet aliment sacré que par l'intelligence<sup>4</sup>. Cette manière d'expliquer la Bible devait avoir un jour pour conséquence de lui enlever son caractère surnaturel.

Les spéculations de Scot Érigène furent néanmoins pendant longtemps assez inoffensives. Elles n'attirèrent guère l'attention de son temps, et ce ne fut qu'aux onzième et douzième siècles qu'elles portèrent leurs fruits pernicieux. En 1050, le concile de Verceil condamne

<sup>1</sup> *De divisione naturæ*, IV, 5, t. CXXII, col. 749 : « Est multiplex et infinitus divinatorum eloquiorum intellectus. Siquidem in penna pavonis una eademque mirabilis ac pulchra innumerabilium colorum varietas conspicitur in uno eodemque loco ejusdem pennæ portunculæ. » Cf. III, 26, col. 693.

<sup>2</sup> *De divisione naturæ*, IV, 15, 16, 9; III, 25; V, 38; t. CXXII, col. 818, etc. Cf. Th. Christlieb, Herzog's *Real-Encyklopädie*, t. XIV, 1861, p. 152; Saint-René Taillandier, *Scot Érigène*, p. 149. L'homme, d'après lui, n'avait point de sexe avant le péché; la distinction des sexes fut une punition du péché. In *Joa.*, col. 316 et note.

<sup>3</sup> « Nos qui spiritualiter eum immolamus et intellectualiter mente, non dente comedimus. » *Comm. in Evang. sec. Joan.*, fragm. 1, t. CXXII, col. 311. — Sur la doctrine de Scot Érigène au sujet de l'Eucharistie, voir K. Werner, *Alcuin und sein Jahrhundert*, in-8°, Vienne, 1881, p. 182 et suiv.

<sup>4</sup> « Solo intellectu gustamus, hoc est intelligimus. » *Expositiones super hierarch. cæl.*, I, 3, t. CXXII, col. 140.

Jean Scot<sup>1</sup> avec Bérenger qui lui avait emprunté son rationalisme<sup>2</sup> et puisé dans ses œuvres ses erreurs sur l'Eucharistie. Nous verrons plus loin comment, au douzième siècle, Amaury de Chartres et les panthéistes qui embrassèrent ses erreurs s'inspirèrent du *De divisione naturæ*. Par ses principes et l'application qu'il en avait faite, Jean Scot avait ainsi semé les germes d'un grand nombre d'erreurs; il avait en réalité préparé les voies aux explications rationalistes et hérétiques de l'Écriture dans les temps modernes; et ce n'est donc pas sans raison que les philosophes et les libres penseurs contemporains ont salué en lui un de leurs ancêtres<sup>3</sup>.

Ils ont également reconnu à bon droit un des leurs dans la personne d'Abélard (1079-1142). Ce novateur célèbre s'efforça, lui aussi, de placer la raison au-dessus

<sup>1</sup> Mansi, *Concil.*, t. XIX, col. 773. On a prétendu que le concile, en condamnant Jean Scot, s'était trompé et lui avait attribué par erreur un ouvrage qui était de son contemporain Ratramme, mais cela est peu vraisemblable, et en tout cas, Scot avait erré sur l'Eucharistie. Cf. Migne, *Patr. lat.*, t. CXXII, *Proœmium*, 18, col. xx-xxi.

<sup>2</sup> « Quanquam ratione agere in perceptione veritatis incomparabiliter superius est, » répond Bérenger à Lanfranc qui lui avait reproché de mépriser l'autorité. Bérenger croit se justifier en disant qu'il ne cesse de prendre le parti de l'autorité quand il le faut, mais que c'est à la raison qu'il appartient en définitive de décider. A. et FF. Th. Vischer, *Berengarii Turonensis de sacra Cœna, adversus Lanfrancum liber posterior*, Berlin, 1834, p. 100. Sur le rationalisme de Bérenger, voir Reuter, *Geschichte der religiösen Aufklärung*, t. I, p. 104 et suiv.; Jacobi, Herzog's *Real-Encyklopädie*, 2<sup>e</sup> édit., t. II, 1878, p. 309-310.

<sup>3</sup> Cf. Saint-René Taillandier, *Scot Érigène*, p. 264 et suiv. M. Hauréau fait un grand éloge de Scot Érigène, dans son *Histoire de la philosophie scolastique*, 1872, t. I, p. 148-175. Cf. H. Reuter, *Geschichte der religiösen Aufklärung*, t. I, p. 51-64.

de la foi et voulut, en quelque sorte, prêcher au monde, comme le lui reprocha l'abbé de Clairvaux, un cinquième Évangile<sup>1</sup>. Abélard accorde à la raison beaucoup plus que Scot Érigène; à ses yeux, la raison l'emporte sur l'Écriture<sup>2</sup>; il cherche à rendre la philosophie complètement indépendante de la théologie et il paraît plus d'une fois prêcher une religion purement naturelle.

Nous n'avons pas à parler ici de la vie agitée de ce personnage fameux. Rappelons seulement qu'il eut, entre autres maîtres, Roscelin, l'inventeur du nominalisme qui attribuait la prépondérance à la raison sur l'autorité<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> « Nova fides in Francia cuditur. » — « Novum cuditur populis et gentibus Evangelium, nova proponitur fides. » — « Tu novum condidit Evangelium? Quintum Ecclesia Evangelistam non recipit. » S. Bernard, *Epist.* cccxxx et clxxxix, 2, *Ad Innocent. papam*, et *Tractatus de erroribus Abælardi*, v, 12, t. clxxxii, col. 535, 365 et 1063.

<sup>2</sup> « Philosophus. Miror te rationibus tuis quibus me arguere niteris, eas quoque auctoritates ex Scripturis vestris proferre, quibus non dubitas minime cogendum esse. — Christianus. Propositum est, sicut nosti non me tibi *proprias inferre sententias*, sed communem majorum nostrorum tibi fidem seu doctrinam aperire. » *Dialogus inter philosophum Judæum et Christianum*, t. clxxvii, col. 1667. « Tecum vero tanto minus ex auctoritate agendum est, quanto amplius rationi inniteris et Scripturæ auctoritatem minus agnoscis. » *Ibid.*, col. 1641 (voir tout ce passage). « Indifferenter omnium Scripturarum sententiæ essent suscipiendæ, nisi ratio, quæ naturaliter prior eis est, de ipsis prius haberet judicare. » *Ibid.*, col. 1639. « Si enim fides ratione minime sit discutienda..., sed statim his quæ prædicantur assentiendum, quoscumque errores prædicatio seminet, suscipere nihil refert, quia nihil licet ratione refellere, ubi rationem non licet adhibere. » *Ibid.*, col. 1639. Ces derniers passages sont placés dans la bouche d'un philosophe, mais ils rendent la pensée d'Abélard.

<sup>3</sup> *Epistola Roscelini ad Abælardum*, découverte par Schmeller

Abélard avait beaucoup écrit. Celles de ses œuvres qui nous révèlent le mieux sa doctrine et le fond de sa pensée sont l'*Introduction à la théologie*, la *Théologie chrétienne*, le *Dialogue entre un chrétien, un juif et un philosophe* et le *Sic et non*. Les deux premiers ouvrages sont depuis longtemps connus<sup>1</sup>. Ils s'occupent principalement du mystère de la sainte Trinité, et furent condamnés, au moins la *Théologie chrétienne*, du vivant de l'auteur. Les deux derniers n'ont été publiés que depuis quelques années<sup>2</sup> et, à l'époque même de leur composition, ils paraissent n'avoir été communiqués qu'à un petit nombre d'amis, afin d'épargner à Abélard les désagréments et les poursuites qu'il prévoyait.

Le *Dialogue* est une de ses compositions les plus téméraires<sup>3</sup>. Dans « une vision de nuit, » trois hommes

dans un manuscrit de la bibliothèque de Munich, publiée par les *Abhandlungen der I Classe der Akademie der Wissenschaften*, t. iv, Abth. iii, et reproduite par Cousin, dans les œuvres d'Abélard, t. ii, p. 792-803.

<sup>1</sup> L'*Introductio ad theologiam* fut probablement composée après 1132. Goldhorn, *Abälard's dogmatische Hauptwerke*, dans la *Zeitschrift für die historische Theologie*, 1866, p. 1222. Elle a été publiée pour la première fois en 1616 dans *P. Abælardi filosofi et theologi opera nunc primum edita*, in-4°, Paris. La *Theologia christiana*, écrite vraisemblablement de 1118 à 1121, a été imprimée d'abord dans le *Thesaurus Anecdotorum*, de Martène, t. v, Paris, 1717.

<sup>2</sup> Le *Dialogus inter philosophum, Judæum et Christianum*, a paru pour la première fois à Berlin, par les soins de Reinwald, en 1831. La première édition (incomplète) du *Sic et non* a été donnée par M. Cousin en 1836.

<sup>3</sup> « Es ist ein Studie, von Abälard aufgezeichnet in skeptischen Stunden, vielleicht nicht für das grössere Publicum bestimmt, sondern nur ein Versuch nirgends ausgefeilt und künstlerisch gestaltet,

viennent devant lui par des chemins divers. Ils adorent le même Dieu, mais leur foi et leur vie sont différentes : l'un est un philosophe Gentil, l'autre, un Juif, le troisième, un chrétien. Ils ont discuté entre eux sur « leurs sectes, » ils n'ont pu s'entendre et ils ont résolu de prendre Abélard pour juge. Le païen parle le premier. Il commence par déclarer qu'un philosophe ne doit suivre que la raison<sup>1</sup>. L'auteur montre un faible peu dissimulé pour ce Gentil qui ne fait appel qu'aux lumières naturelles et dédaigne les opinions des hommes. On serait curieux de connaître le sentiment qu'il adopte à la fin de la discussion, mais la conclusion manque. Quoi qu'il en soit, si dans cet écrit et dans les autres sortis de sa plume, Abélard admet, comme l'avait fait aussi Scot Érigène, la légitimité de la foi<sup>2</sup>, comme lui et plus que lui il manifeste fréquemment des tendances rationalistes.

Voici les principaux points de sa doctrine qui nous intéressent. L'autorité doit nous suffire, lorsque la raison des choses nous est cachée; cependant toutes les fois que cela est possible, il faut discuter le pour et le

aber kühn gedacht, pikant im Ausdruck, negativ in einem Grade wie keine andere Schrift dieses Autors, aber doch nicht eine Anomalie in der Reihe der sämtlichen Werke. » Reuter, *Geschichte der religiösen Aufklärung*, t. I, p. 221.

<sup>1</sup> « Id summum est philosophorum, rationibus veritatem investigare et in omnibus non opinionem hominum sed rationis sequi ductum. » *Dialogus*, édit. Migne, t. CLXXVIII, col. 1613.

<sup>2</sup> *Theologia christiana*, édit. Migne, l. III, t. CLXXVIII, col. 1212, 1224, 1227; l. IV, col. 1282; *Introductio ad theologiam*, l. II, 2, col. 1047.

contre, sous peine d'admettre l'erreur aussi bien que la vérité : la raison doit être en quelque sorte le juge de la foi<sup>1</sup>. A côté de quelques pages où on lit l'éloge de la foi, l'on en rencontre un bien plus grand nombre qui donnent à la raison le premier rang et en proclament la supériorité. C'est là, dans Abélard, une contradiction difficile à expliquer, impossible à résoudre<sup>2</sup>, et néanmoins réelle. Le Christianisme se réduit ainsi pour lui en une espèce de religion naturelle, qui tombe par conséquent dans le domaine de la raison. Jésus fut moins le fondateur d'une religion nouvelle que le réformateur de la morale<sup>3</sup>. Cette morale elle-même n'est que le retour à la vraie morale naturelle, enseignée par les philosophes grecs, et l'Évangile ne fait que répéter leurs maximes<sup>4</sup>. Dans les matières qui sont du domaine de la rai-

<sup>1</sup> « Quomodo ergo audiendi sunt, qui fidem rationibus vel astruendam vel defendendam denegant? præsertim cum ipsi sancti quoque, de his, quæ ad fidem pertinent, ratiocinantes multis exemplorum vel similitudinum rationibus rebelles arguere vel reprimere soleant? Si enim cum persuadetur aliud, ut credatur, nihil est ratione discutendum, utrum ita scilicet credi oporteat vel non : quid restat, nisi ut æque tam falsa quam vera prædicantibus acquiescamus? » *Introd. ad theol.*, II, 3, t. CLXXVIII, col. 1058. « Hi in tantam sæpe prorumpunt insaniam ut quod se non posse intelligere confitentur, credere se profiteri non erubescant, quasi in prolatione verborum potius quam incomprehensione animi fides consistat. » *Dialog.*, col. 1615.

<sup>2</sup> Voir A. Stöckl, *Geschichte der Philosophie des Mittelalters*, t. I, p. 230. C'est sans doute le chrétien désireux de demeurer fidèle, qui rend hommage à la foi, et c'est le philosophe aux tendances rationalistes, qui glorifie si souvent à l'excès la raison.

<sup>3</sup> *Dialog.*, t. CLXXVIII, col. 1636.

<sup>4</sup> « Si enim diligenter moralia Evangelii præcepta consideremus, nihil ea aliud, quam reformationem legis naturalis inveniemus, quam

son, il est inutile de recourir à l'autorité<sup>1</sup>; dans les questions purement religieuses mêmes, la foi doit être dirigée par les lumières naturelles. Dans ses vers à son fils Astralabe, il dit :

Extorquere potes fidei mendacia frustra;  
Ipsa fides non vi, sed ratione venit;  
Mentiri natura nequit firmissima semper.  
Conjectura fuit, quam dedit ipse locus<sup>2</sup>.

Il explique le mystère de la Sainte Trinité d'une manière presque naturelle et il est ainsi amené à soutenir que les vérités essentielles de notre religion avaient été déjà professées par les grands philosophes et les poètes de l'antiquité, comme l'ont prétendu de nos jours quelques-uns des libres-penseurs qui ont essayé d'expliquer

secutos esse philosophos constat, cum lex (mosaica) magis figuribus quam moralibus nitatur mandatis, et exteriori potius justitia, quam interiori abundet. » *Theol. Christ.*, II, t. CLXXVIII, col. 1179.

<sup>1</sup> « Scimus omnes in his quæ discuti possunt non esse necessarium auctoritatis iudicium. » *Theol. Christ.*, III, t. CLXXVIII, col. 1224. « Firmior rationis veritas reddita quam auctoritas ostensa. » *Dialog.*, col. 1641. « Accidit autem mihi, ut ad ipsum fidei nostræ fundamentum humanæ rationis similitudinibus disserendum primo me applicarem et quemdam tractatum de unitate et trinitate divina scholaribus nostris componerem, qui humanas et philosophicas rationes requirebant et plus quæ intelligi quam quæ dici possent efflagitabant, dicentes quidem verborum superfluum esse prolationem, quam intelligentia non sequeretur, nec credi aliquid posse nisi primitus intellectum et ridiculosum esse aliquem aliis prædicare quod nec ipse nec illi quos doceret intellectu capere possent. » *Epist.* 1, 3, t. CLXXVIII, col. 141-142.

<sup>2</sup> *Versus ad Astralabium secunda recensio*. P. Abélard, *Opera*, édit. Victor Cousin, t. 1, Paris, 1849, p. 347-348. Cette seconde recensio n'est pas dans l'édition de Migne.

naturellement les origines du Christianisme. Dans plusieurs de ses écrits, et surtout dans son *Dialogue*, non seulement il compare les philosophes anciens aux prophètes de l'Ancien Testament, mais il va jusqu'à dire qu'ils connaissaient mieux que ces derniers quelques-uns des attributs de Dieu<sup>1</sup>. Les anciens ont été inspirés et les auteurs bibliques ont mis à profit leurs enseignements<sup>2</sup>. C'est ce qui faisait dire à saint Bernard qu'Abélard devenait païen pour rendre Platon chrétien<sup>3</sup>. « Qui ne sait, écrivait Abélard, que l'on trouve dans Moïse et dans les prophètes des emprunts faits aux livres des Gentils<sup>4</sup>. »

<sup>1</sup> « Post testimonia Prophetarum de fide Sanctæ Trinitatis, libet etiam testimonia Philosophorum supponere, quos ad unius Dei intelligentiam cum ipsa philosophiæ ratio perduxit, tum etiam ipsa continentissimæ vitæ sobrietas, etc. » *Introd. ad theol.*, l. 1, 15, *Opera*, édit. Migne, t. CLXXVIII, col. 1004-1005. Cf. le commencement du l. II, col. 1035, et *Theologia Christiana*, l. 1, 5, col. 1139. « Dixit et Moyses omnia a Deo valde bona esse facta sed plus aliquantulum laudis divinæ bonitati Plato assignare videtur. » *Theol. Christ.*, l. II, col. 1175.

<sup>2</sup> « Nunc autem ad nostræ fidei assertionem adversus universos Christianæ fidei derisores, tam Judæos scilicet quam Gentiles, ex scriptis eorum testimonia inducere libet, quibus hanc Trinitatis distinctionem omnibus annuntiatam esse intelligant, quam quidem divina inspiratio et per prophetas Judæis et per philosophos Gentibus dignata est revelare. » *Introd. ad Theol.*, l. 1, 12, t. CLXXVIII, col. 998; cf. col. 1007-1009, etc.; *Theologia Christiana*, *ibid.*, l. II, col. 1165. Cf. le *Monitum* de Martène, dans l'édition Migne, col. 1119-1121.

<sup>3</sup> « Dum multum sudat quomodo Platonem faciat christianum, se probat ethnicum. » *Tract. de err. Abælardi*, t. CLXXXII, col. 1062. Abélard se réfuta lui-même dans sa *Dialectica*, *Ouvrages inédits*, édit. V. Cousin, p. 475.

<sup>4</sup> « Quis nesciat et in Moysæ ac prophetarum voluminibus quæ-

L'Évangile n'apporta donc pas au monde une révélation inconnue, il rendit seulement accessible à tous et en particulier aux petits et aux humbles ce qui avait été jusqu'alors réservé à l'aristocratie de l'intelligence, aux philosophes, dont la doctrine égalait la science des théologiens et dont les vertus valaient la sainteté des moines<sup>1</sup>. La révélation religieuse a été faite pour tous, mais elle est destinée surtout au peuple; le savant doit donc savoir dégager l'idée de l'image qui l'enveloppe, la dépouiller des anthropomorphismes et tirer du noyau le fruit rationnel<sup>2</sup>. Ainsi l'Ascension est le symbole de l'élévation de l'âme dans le ciel<sup>3</sup>. Quant à l'enfer, on ne peut prendre à la lettre ce que nous en disent les Saints Livres<sup>4</sup>.

C'est donc à la raison de prononcer en dernier ressort, excepté dans quelques cas rares, qui ne semblent guère indiqués que pour la forme et par prudence. La méthode

dam assumpta de gentiliū libris. » *Theol. Christ.*, l. II, init., t. CLXXVIII, col. 1165.

<sup>1</sup> « Quod si... philosophorum... vitam... inspiciamus..., reperiemus ipsorum tam vitam quam doctrinam maxime evangelicam seu apostolicam perfectionem exprimere, et a religione Christiana eos nihil aut parum recedere. » *Theol. Christ.*, II, t. CLXXVIII, col. 1179. « Quod si ad ipsorum philosophorum perfectionem vitæ rationis nostræ examen sublevemus, summam in eis anachoretarum seu monachorum mirabimur abstinentiam et contemplativæ vitæ celsitudinem. » *Ibid.*, col. 1184. Et il cite à la suite les exemples de vertus des philosophes.

<sup>2</sup> *Dialogus*, t. CLXXVIII, col. 1668.

<sup>3</sup> *Dialogus*, t. CLXXVIII, col. 1667-1668.

<sup>4</sup> « Multa quippe de pœnis inferni tam Vetus quam Novum Testamentum narrat, quæ nequaquam ad litteram accipi posse videntur. » *Dialogus*, t. CLXXVIII, col. 1672.

d'interprétation de la Bible doit être surtout rationnelle<sup>1</sup>. Les preuves de l'Écriture, l'autorité, n'ont qu'une valeur secondaire<sup>2</sup>; il est réservé à la raison de démontrer d'une manière décisive<sup>3</sup>. Qu'on comprenne d'abord, on croira ensuite. Il ne faut pas accepter une vérité parce que Dieu l'a dite, mais parce qu'elle est la vérité<sup>4</sup>. « Celui qui croit vite, dit-il, empruntant les paroles de l'Écclésiastique, est léger de cœur et il sera amoindri<sup>5</sup>. »

Le rationalisme d'Abélard le conduisit, comme plusieurs de nos contemporains, à une sorte de scepticisme qui se fait jour d'une manière frappante dans le *Sic et non*, publié par Victor Cousin<sup>6</sup>. Cet ouvrage singulier,

<sup>1</sup> *Expositio symboli*, édit. Migne, t. CLXXVIII, col. 621; *Introd. ad theol.*, I, 2, col. 984; *Theol. Christ.*, III, col. 1224. Voir le commencement du livre II et du livre III.

<sup>2</sup> *Theologia Christiana*, l. IV, t. CLXXVIII, col. 1284; *Dial.*, col. 1667; *Invectiva in quemdam ignarum dialectices*, *Opera*, édit. V. Cousin, t. I, p. 696.

<sup>3</sup> *Invect.*, édit. Cousin, p. 699; *Theol. Christ.*, Migne, l. IV, t. CLXXVIII, col. 1182-1284; *Introd. ad theol.*, II, 3, col. 1051.

<sup>4</sup> « Nee quia Deus id dixerat creditur, sed quia hoc sic esse convincitur, recipitur. » *Introd. ad theol.*, l. II, t. CLXXVIII, col. 1050. Cf. 1049-1051.

<sup>5</sup> « Qui credit cito levis est corde et minorabitur. » *Eccli.*, XIX, 4; *Introd. ad theol.*, II, 3, t. CLXXVIII, col. 1051. En réfutant ce passage d'Abélard, qu'il résume ainsi : « Cito credere est, adhibere fidem ante rationem, » S. Bernard observe avec raison au sujet de la citation de l'Écclésiastique : « Non de fide in Deum, sed de mutua inter nos credulitate loquitur. » *Tract. de error. Abæl.*, l. I, t. CLXXXII, col. 1055.

<sup>6</sup> Martène et Durand, qui ont publié les premiers la *Theologia Christiana*, disent du *Sic et non* : « Est penes nos ejusdem Abælardi liber, in quo genio suo indulgens, omnia christianæ religionis mysteria in utramque partem versat, negans quod asseruerat, et

où l'auteur recueille le oui et le non, comme l'indique son titre, traite de plus de cent cinquante questions touchant aux points les plus graves de la religion et de la morale; c'est une pure compilation de textes tirés des œuvres des Pères et des anciens écrivains ecclésiastiques, mais choisis de manière à les faire s'entrechoquer comme des bataillons ennemis. Quoique Abélard n'y ajoute pas un mot, qu'il se contente de les coordonner et d'y mettre des titres, et qu'il laisse au lecteur le soin de tirer la conclusion, c'est évidemment dans sa pensée un moyen de mettre les Pères en contradiction les uns avec les autres; une démonstration du peu de cas qu'il faut faire de l'autorité et de la prééminence qu'on doit accorder à la raison. Cette préoccupation se manifeste en tête même du recueil, où la première question est : *Quod fides humanis rationibus sit astruenda et contra.* « Que la foi peut être défendue et attaquée par la raison<sup>1</sup>. » Dans le prologue, il dit expressément : « Non

asserens quod negaverat : quod opus aliquando publici juris facere cogitaverat noster Acherius, verum serio examinatum æternis tenebris potius quam luce dignum, de virorum eruditorum consiliis existimavit. » *Thesaurus anecdotorum*, t. v, *Præfat.*, p. III. L'édition de V. Cousin est incomplète; la première édition complète a été donnée à Marbourg, en 1851, par Henke et Lindenkohl; elle contient 158 chapitres. C'est cette dernière qui est reproduite dans Migne.

<sup>1</sup> *Opera*, t. CLXXVIII, col. 1349. La seconde et la troisième question portent sur le même sujet : « Quod fides sit de non apparentibus tantum et contra; quod agnitio non sit de non apparentibus sed fides tantum, et contra; » col. 1353 et 1355. Abélard avait expliqué dans un sens rationaliste la définition de la foi donnée par S. Paul, *Heb.*, xi, 1, et S. Bernard l'avait réfuté à ce sujet. *Tract. de error. Abel.*, IV, 9, t. CLXXXII, col. 1061-1062.

*doctoris opinio, sed doctrinæ ratio ponderanda est.* « Ce qu'il faut peser, ce ne sont pas les opinions des docteurs, mais les raisons sur lesquelles ils les appuient<sup>1</sup>. »

Abélard ne va point jusqu'à traiter l'Écriture Sainte comme il traite les Pères. Après avoir cité les paroles de S. Paul : « Epreuvez tout, retenez ce qui est bon<sup>2</sup>, » il dit expressément : « Cependant cela a été dit des commentateurs, non des Écritures canoniques, auxquelles il convient de croire sans hésitation<sup>3</sup>. » Toutefois plusieurs passages insinuent qu'il pourrait bien y avoir aussi des contradictions dans les Écritures<sup>4</sup>.

L'auteur du *Sic et non* semble douter de tout et, non content de douter lui-même, il ne dissimule pas qu'il veut provoquer le doute chez les autres, sous prétexte d'aiguiser leur esprit en les excitant à résoudre ces contradictions<sup>5</sup>. Il cite le mot d'Aristote : « Il ne sera pas

<sup>1</sup> *Sic et non*, t. CLXXVIII, col. 1348.

<sup>2</sup> « Omnia probate, quod bonum est tenete. » I Thess., v, 21.

<sup>3</sup> « Hoc tamen de commentatoribus dictum est, non de canonicis Scripturis, quibus indubitata fidem convenit adhibere. » *Sic et non, Prolog.*, col. 1347. Remarquer le mot « convenit. » Abélard avait d'ailleurs une maigre connaissance des Écritures et Roscelin semble lui reprocher avec quelque raison : « Cum te in Sacra Scriptura eruditione manifestum sit nullatenus laborasse. » *Epistola Roscelini, Abælardi Opera*, édit. Cousin, t. II, p. 796.

<sup>4</sup> *Sic et non*, t. CLXXVIII, col. 1341, 1343, 1347. Il dit, col. 1349, en parlant des passages contradictoires qui s'appuient sur l'Écriture : « Cum autem aliqua Scripturarum inducuntur dicta, tanto amplius lectorem excitant et ad inquirendam veritatem alliciunt, quanto magis Scripturæ ipsius commendatur auctoritas. »

<sup>5</sup> « Placet diversa sanctorum Patrum dicta colligere, quando... aliqua ex dissonantia quam habere videntur, quæstionem contrahen-